

La Passion selon saint Marc (Mc 14,1-15,47)

L'évangile selon s. Marc représente un récit tout entier tourné vers la Passion. On a même pu dire qu'il est un récit de la Passion précédé d'une grande introduction. L'ensemble de la rédaction est traversé par un mouvement interne qui amène presque inéluctablement le lecteur vers la Passion du Seigneur. Dès 8,27s (s = suivants), après la confession de Pierre, le lecteur est amené à tourner son regard vers Jérusalem et les événements qui vont s'y dérouler. Mais, déjà avant la confession de Pierre en 8,27s, une menace pèse sur Jésus. L'hostilité des scribes est présente dès le ministère galiléen, lors de la guérison d'un paralytique (2,7). Et très tôt, un complot est ourdi contre Jésus « en vue de le perdre » (3,6). Après les dernières machinations (12,12 ; 14,1-2.10-11), il y aura le passage à l'acte (14,43-46). Sans ramener l'ensemble de l'évangile selon Marc à ce que nous venons de dire, il y a tout de même une ligne dominante qui amène progressivement le lecteur au pied de la croix où il entendra la confession de foi du centurion : « *Vraiment celui-là était Fils de Dieu* ». Marc veut instruire et encourager les croyants à être fidèles dans les épreuves.

Mais, comme pour les trois autres récits de la Passion, il y a, à côté de tout ce que les hommes sont capables de perpétrer en termes de violence, de lâcheté et d'ignominie, l'autre versant du récit : *l'action menée par Dieu pour le bien et le salut des hommes*. Les allusions de l'évangéliste sont suffisamment explicites pour que les prédicateurs et les catéchètes puissent poursuivre et compléter l'enseignement. Ce dernier, fort riche, est toujours centré sur Jésus qu'il s'agit de confesser éventuellement jusqu'au martyre à la suite du Maître.

Qui est Jésus, que fait-il et qu'endure-t-il ? La réponse est dans *les titres*, divers et d'importance relative, que Marc lui donne. Dans l'ensemble du second évangile, Jésus reçoit de son Père le titre de « *Fils* ». C'est le cas au baptême et à la transfiguration (1,11 ; 9,7). Viennent ensuite les confessions de foi : celle de Pierre : « *Tu es le Christ* » (8,29), et surtout celle du centurion païen à la mort de Jésus : « *Vraiment celui-là était Fils de Dieu* » (15,29). Reste le titre de « *Fils de l'homme* » que Jésus utilise souvent en parlant de lui-même, mais toujours à la troisième personne. Plus parlant encore que les titres, il y a *le rôle* et *le but* assignés à Jésus qui endure sa Passion.

Les premiers chrétiens ont interprété la mort de Jésus au Calvaire comme un sacrifice du même type que les sacrifices offerts au temple pour le pardon des péchés. C'est, à l'époque, le seul moyen d'expression à leur disposition pour rendre compte de l'inouï de la Passion de Jésus. Ce langage sacrificiel vient des origines de l'humanité, lorsque l'accession au langage était concomitante des sacrifices humains et animaux. L'aspect sacrificiel de la mort de Jésus est présent dans les quatre évangiles de la Passion. Les paroles de l'institution de l'eucharistie parlent ainsi du « *sang de l'Alliance* » (14,24), renvoi à Exode 24,8 et au sacrifice du Sinaï. La parole de Jésus sur la « *rançon* » (Mc 10,45), relève de la même sémantique. A partir des années 1950 et des travaux décisifs sur la Résurrection de Jésus, ce langage sacrificiel apparaîtra comme daté et cédera son importance à la victoire du Crucifié dans sa Résurrection. Mais le tout, mort et résurrection du Christ, est inclus dans la volonté de Dieu de sauver les hommes et de leur donner part à la glorieuse Résurrection de son Fils.

Le don que Jésus fait de sa vie est reçu par Dieu. Et Dieu marque cette offrande de la vie de Jésus en le ressuscitant. Apparaît alors le paradoxe central de la foi des chrétiens : *la victoire du Crucifié*. Le culte sacrificiel est désormais dépassé. L'abolition du culte du temple est déjà annoncée dans les faux témoignages portés contre Jésus (14,58), mais aussi dans les sarcasmes proférés au Calvaire (15,29). Pour rendre compte de cela, Marc utilise l'ironie : en se moquant, les railleurs proclament ce qui en réalité est en train de se produire. De même la déchirure du rideau du Temple à l'instant même de la mort de Jésus, et comme conséquence de cette mort, illustre la fin du culte israélite et du Temple « *fait de main d'homme* ». Aucun des quatre récits de la Passion, sauf peut-être Luc qui est grec et disciple de Paul, n'évite de pointer la responsabilité des Juifs dans le procès et la mort de Jésus. Marc ne fait pas exception à la règle.

A maintes reprises l'auteur du second évangile invite les chrétiens à veiller dans la foi et à aller jusqu'au bout de leur témoignage. On le voit avec l'épisode des disciples ensommeillés à Gethsémani (14,37-38 ; 13,33-37) ; « tous » ils s'enfuient lors de l'arrestation du Maître ; la débandade est d'ailleurs annoncée par Jésus lui-même (14,27), alors que les disciples protestent, avec Pierre, de leur fidélité indéfectible (14,31). Les présomptueux de tous les temps sont avertis. Même leçon par la négative avec l'exemple de Judas, le disciple félon, et le triple reniement de Pierre (14,54.66-72). On notera, là encore, l'habileté rédactionnelle de Marc : Pierre le renie au moment même où Jésus confesse hardiment ses prérogatives face au sanhédrin (14,61-62). En revanche, le geste de Simon de Cyrène, rappelle aux lecteurs et à tous les croyants les paroles de Jésus sur l'obligation de porter eux aussi leur croix (15,21 ; voir 8,34). Les chrétiens auxquels Marc s'adresse vivent dans des circonstances périlleuses. C'est pourquoi la Passion de Jésus chez Marc et son issue infiniment déconcertante sont aussi une leçon dans les temps de périls d'alors. Probablement rédigé à Rome assez peu de temps après la terrible persécution de Néron (64), le second évangile veut enseigner aux chrétiens ce qu'il peut en coûter d'être ce qu'ils sont. Compte tenu des défections survenues dans leurs rangs, le texte de Marc leur rappelle que nul n'est à l'abri d'une apostasie. Suivre Jésus, c'est prendre le chemin de la croix (8,34-38 ; 10,39), ce qui n'est pas sans risque pour la foi (4,17 ; 14,38). Nul n'est à l'abri d'un abandon. Il reste le chemin de l'humilité et de la prière (14,38).

La Passion selon saint Matthieu

Rappelons tout d'abord que chaque évangile est unique et livre des trésors cachés d'indications historiques, de motifs de réflexion et de méditation. La Passion selon s. Matthieu (Mt 26,14-27,66), tout comme les trois autres évangiles, contient le message central de tout le premier évangile. Comme dans les autres récits évangéliques, on trouve en Matthieu les jalons qui annoncent la Passion. Dès les récits de l'enfance de Jésus, on lit que sa vie est déjà menacée. Un ange annonce à Joseph : « Hérode va *rechercher* l'enfant *pour le faire périr* » (Mt 2,13). Plus loin le même ange rassure Joseph : « ceux qui *recherchaient* la vie de l'enfant sont morts » (2,20). Or, on retrouve, dans le récit de la Passion, les mêmes termes pour exprimer le dessein meurtrier des chefs juifs contre Jésus : ils tiennent conseil contre lui « *pour le faire périr* » (12,14), ils « cherchent » à arrêter Jésus (21,46), enfin ils persuadent la foule de réclamer Barabbas et de « *faire périr* Jésus » (27,20).

Dans sa Passion, Jésus réalise les prophéties. Une des préoccupations majeures de Matthieu est de montrer l'unité des deux Testaments et comment Jésus réalise les prophéties. Cela vaut tout spécialement pour la Passion où les références à l'Ancien Testament sont nombreuses. Lors de l'arrestation de Jésus à Gethsémani, Matthieu nous apprend que, pour lui, l'Ancien Testament est avant tout prophétie sur Jésus et son œuvre : d'après les « Écritures » il faut que cela ait lieu, car « tout cela » réalise « les Écritures des prophètes » (Mt 26,54.56).

Matthieu ne fait rien pour atténuer l'horreur et la honte que Jésus endure tout au long de la Passion. Mais cette présentation est mise chez lui en équilibre avec la dignité et les pouvoirs de celui qui la subit. On voit que Jésus, Fils et plénipotentiaire de Dieu, n'est jamais pris au dépourvu : il apparaît toujours comme maître d'une situation qu'il connaît d'avance et qu'il accepte volontairement. Cette science est déjà patente au cours de son activité publique, par exemple dans les annonces de la Passion. Elle se confirme au début du récit de la Passion quand Jésus déclare souverainement que, pour lui, le moment est venu de réaliser ce qu'il a prédit auparavant. Il annonce : « La Pâque, vous le savez, tombe dans deux jours, et le Fils de l'homme va être livré pour être crucifié. »

Matthieu s'efforce de montrer que la mort de Jésus ne peut être considérée comme un événement ordinaire. Plus que chez Marc, cette mort s'accompagne de prodiges d'une haute portée théologique : l'ouverture des tombeaux sous l'effet d'un tremblement de terre, la fente des rochers et la résurrection des « saints » de l'Ancien Testament (27,51-53). Ces événements en chaîne renseignent le lecteur sur la portée de la mort du Christ. Inspirés des oracles d'Ezéchiel (37,12-13) et de Daniel (12,2), ils signifient que cette mort inaugure l'ère finale qui sera clôturée par la résurrection des défunts.

Héritier, comme tous les auteurs du NT, du fonds historico-religieux qui remonte aux origines de l'humanité, Matthieu se coule dans l'interprétation ambiante de la communauté chrétienne : la mort de Jésus est un sacrifice pour obtenir le pardon des péchés. Son sang est « le sang de l'Alliance, qui va être répandu pour une multitude en rémission des péchés » (26,28). L'évangile de Matthieu souligne cet aspect : dès avant sa naissance, Jésus est désigné comme celui qui « sauvera son peuple de ses péchés » (1,21) ; au baptême donné par Jean Baptiste (3,4-6), l'évangéliste confère, non pas au baptême lui-même, mais au sang du Christ le privilège de la « rémission des péchés ».

D'autre part, Matthieu est soucieux de mettre en rapport la vie de ses lecteurs avec les principes qu'énonce Jésus, venu non pas abolir la loi de Moïse mais faire en sorte qu'elle soit « accomplie ». La justice étriquée que Jésus reproche aux « scribes » et aux « pharisiens » doit être dépassée (5,17.20). Jésus est à la fois le « Maître » qui déclare et prescrit (23,10), et le modèle de ce qu'il attend de ses disciples. S'il requiert d'eux la « justice » parfaite (5,17.48), il est aussi celui qui est venu « accomplir toute justice » en se laissant baptiser par Jean (3,15). Cette justice comprend la Passion, où Jésus sera reconnu comme « juste » par la femme de Pilate, favorisée, comme Joseph (1,20), d'un songe qui l'éclaire (27,19). De la sorte, le lecteur peut voir en Jésus le modèle des « persécutés pour la justice », comme le dit une Béatitude (5,10). Cette justice est obéissance à la volonté du Père. A l'heure où il se prépare à affronter la Passion, Jésus reprend à son compte le Notre Père, la prière qu'il a prescrite à ses disciples : « Mon Père ... que ta volonté soit faite » (26,42). L'obéissance à la volonté du Père résume toute sa vie et indique au chrétien la voie à suivre.

L'évangile de Matthieu présente pour nous, aujourd'hui, une difficulté : *la polémique contre Israël*. Selon Matthieu, l'histoire des rapports de Dieu avec Israël est une « ligne brisée ». L'envoi du Messie aux seules « brebis perdues de la maison d'Israël » (10,5-6) a abouti à un échec, scellé par le meurtre du « Fils » (21,37-39). Le résultat est que le Royaume de Dieu n'est plus réservé à Israël mais offert désormais à « toutes les nations » (21,43 ; 28,19). On peut expliquer cette position par l'état de la polémique que Matthieu trouve au moment de la rédaction de son évangile. Il s'efforce d'en donner la raison en accablant ses congénères récalcitrants. En même temps, il faut noter que les disciples de Jésus commencent à être appelés « chrétiens » à partir de leur exclusion du temple et de la négation de leur identité juive.

Le récit du procès de Jésus porte les traces de cette polémique. Plus clairement que dans Marc, la Passion apparaît dans Matthieu comme une entreprise menée principalement par les autorités juives, peu regardantes sur les moyens à prendre : seul Matthieu nous les présente négociant avec Judas le prix de l'opération (26,14-15). Plus tard, ces mêmes autorités n'hésitent pas à assumer un acte qu'elles reconnaissent comme criminel : les « pièces d'argent » sont un « prix du sang » et, comme telles, ne peuvent pas être versées au trésor du Temple (27,6). De plus, les chefs juifs influencent « tout le peuple », et celui-ci, perverti par eux, va jusqu'à assumer la responsabilité de la crucifixion de Jésus : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants » (27,25). Il nous faut resituer aujourd'hui cet ensemble polémique très dur dans le contexte général plus apaisé du Nouveau Testament.

A l'opposé, l'accès des païens à la foi chrétienne se laisse entrevoir dans le récit matthéen de la Passion. La femme de Pilate, une païenne, oriente le lecteur dans cette direction, puisque, ayant bénéficié d'un avertissement en songe, elle reconnaît en Jésus au moins un « juste » et intercède en sa faveur en envoyant dire à son mari : « Qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste, car aujourd'hui j'ai beaucoup souffert en songe à cause de lui » (27,19). Plus encore que cet épisode de la femme de Pilate, il y a la confession du centurion romain à laquelle sont associés les soldats païens qu'il commande : à la vue des prodiges qui suivent la mort de Jésus, ils font une confession chrétienne analogue à celle des disciples et de Pierre : « Vraiment, celui-ci était Fils de Dieu » (27,54). Jésus lui-même aura corroboré cette affirmation, quelques heures plus tôt, devant le Sanhédrin.

Une chose est la difficile question d'Israël chez Matthieu, au sujet de laquelle Paul rappelle avec vigueur, il nous faut bien le noter aujourd'hui, que *Dieu n'a jamais renoncé à son Alliance* (Rm 11,28-29). Celle-ci est donc *irrévocable*. Mais, par ailleurs, nous ne pouvons que nous réjouir aujourd'hui, après des siècles d'antijudaïsme et d'antisémitisme, de cette Alliance offerte, en Jésus mort et ressuscité, à tous les hommes.

La Passion selon saint Luc

Le récit lucanien de la Passion (Lc 22,14-23,56) contient, comme les trois autres développements, le cœur du troisième évangile. Les événements sont reliés à l'ensemble de l'évangile. Dès le récit des origines et de l'enfance de Jésus, on voit se profiler l'issue tragique de la vie qui commence. Siméon, lors de la présentation de l'enfant Jésus au Temple, déclare à Marie : « Vois ! cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction, et toi-même, une épée te transpercera l'âme » (2,34). Plus tard, Satan, qui tente le Messie dans le désert, ne lui laissera de répit que « jusqu'au moment fixé » (4,13), quand le même Satan entre en Judas et déclenche l'ultime assaut contre Jésus (22,53 ; 23,44).

A partir de 9,51, le voyage vers Jérusalem est le symbole d'une destinée qui conduit Jésus vers la croix et vers la gloire. Jésus est entièrement mû par une nécessité venue de Dieu (13,31-33) et qui est annoncée dans les livres saints. A son arrivée à Jérusalem, le complot contre Jésus s'ourdit pendant qu'il enseigne dans le Temple (19,47-48 ; 20,19). Enfin, à l'approche du dénouement, les déclarations s'enchaînent qui donnent aussi la clé de ce qui va se produire : « Comme j'ai désiré manger cette Pâque avec vous avant de souffrir ! » s'écrie Jésus (22,15). Puis c'est la « coupe » représentant la « nouvelle alliance » dans le sang « répandu pour vous » (22,20), l'annonce de la trahison (22,21-22) et du reniement de Pierre (22,31-34).

On trouve dans le récit de la Passion selon Luc tous les titres que le reste de l'évangile accorde à Jésus : Christ, Messie, Fils de Dieu, Fils de l'homme, Seigneur, prophète des derniers temps, « Élu de Dieu ». Ces appellations, en partie dans la bouche des adversaires, sont là pour signaler que même les ennemis de Jésus sont amenés à confesser le caractère unique, et finalement divin, de leur victime. Mais avant tout, c'est Jésus lui-même qui fait éclater sa transcendance. Comme dans les Passions de Matthieu et de Jean, Jésus domine la situation. Il est maître de sa destinée, jusque dans sa mort. L'arrestation n'a lieu que lorsque Jésus en a, pour ainsi dire, donné le signal, lorsque « l'heure » fixée par Dieu est arrivée (22,53). Dans la séance du sanhédrin, Jésus domine son procès plutôt qu'il ne le subit en accusé (22,66-71). Un des parallèles historiques les plus remarquables du procès de Jésus est le procès de Jeanne d'Arc où celle-ci a la même attitude souveraine et inattaquable.

Sur le chemin du Calvaire, Jésus annonce en prophète le châtement de Dieu (23,28-31). Au brigand repentant le Crucifié assure qu'il sera, « aujourd'hui, avec (lui) en Paradis » (23,43). Enfin la mort de Jésus est un acte volontaire et un dernier hommage de piété filiale, puisqu'il rend à Dieu son Père le souffle de vie qu'Il lui a donné (23,46). Face à une telle envergure de la personne de Jésus, on comprend que s. Luc, médecin grec et disciple de Paul, ait réduit le plus possible les détails de la Passion pouvant porter atteinte à sa dignité. Il s'agit de ne pas choquer les lecteurs grecs par un réalisme excessif. Quelques exemples : à l'agonie, Jésus ne tombe pas à terre (comme en Mc 14,35) mais « s'agenouille » pour prier (22,41). L'arrestation est un peu escamotée (22,54) et le verbe grec signifiant « arrêter, appréhender » n'est pas utilisé. La scène des outrages (22,63), tant développée chez Matthieu, est réduite et les crachats sont omis. Pas d'accusation de blasphème au terme de la séance du sanhédrin (22,71), comme chez Marc et Matthieu. De même, Jésus n'est pas montré conduit les mains liées devant Pilate (Lc 23,1). La flagellation est signalée par le terme très atténué de « châtier ». Les moqueries des soldats romains sont entièrement passées sous silence. En croix, Jésus n'est plus mis au défi de « descendre de la croix » mais seulement de « se sauver » (23,35.37.39), ce qui atténue la provocation. Enfin le cri d'abandon, dans Marc et Matthieu, est remplacé par une prière pleine de confiance empruntée au Psaume 31,6 : « Père, dans tes mains je remets mon esprit » (23,46).

Le sens de l'expression « sacrifice pour le pardon des péchés », présent dans le NT, est un peu atténué chez Luc, mais bien présent dans l'ensemble de son évangile et dans les Actes des Apôtres. Voir à ce sujet le récit de l'institution de l'eucharistie (22,19-20), avec la mention du corps « donné pour vous », et du sang « versé pour vous ». Mais l'auteur du troisième évangile a préféré voir dans la Passion et la mort de Jésus un exemple souverain pouvant inspirer les chrétiens. La scène de l'agonie commence et s'achève par une exhortation à la prière adressée aux disciples (22, 40.46) : « Priez pour ne pas entrer en tentation ». La miséricorde et le pardon qui s'expriment dans la guérison de l'oreille blessée, suite à l'épisode de Gethsémani (22,51), donnent l'exemple de ce que Jésus impose à ses disciples : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent » (6,27). Des sentiments de confiance mais aussi de repentir sont suggérés aux lecteurs dans le dialogue de Jésus avec le malfaiteur crucifié avec lui : Jésus, qui s'est montré durant sa vie plein de compassion envers les pécheurs, n'attend de son compagnon de supplice qu'un geste de conversion pour lui faire partager son propre bonheur. Il y a certes le reproche que Jésus adresse au traître : « Judas, par un baiser tu livres le Fils de l'homme ! » (22,48). Mais certains l'interprètent aussi comme l'offre d'une ultime planche de salut pour Judas.

Dans Luc, l'intervention des malfaiteurs, brève dans les deux autres évangiles (Mc 15,32b ; Mt 27,44), est au contraire développée et fournit à l'évangéliste l'occasion de donner à ses lecteurs une leçon sur les « fins dernières », c'est-à-dire la fin de notre existence terrestre (Lc 23,39-43). A la demande du « bon larron » : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton Royaume », Jésus répond par : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » Jésus correspond donc à l'espérance de cet homme en lui promettant un salut qui se réalisera à l'instant même de sa mort ». Ce salut consiste à *être avec Jésus*, à partager son sort, sa destinée de gloire auprès du Père. Le « bon larron » est un cas typique. En lui tout pécheur est invité à se reconnaître, à se convertir, non seulement aux portes de la mort, mais « aujourd'hui », c'est-à-dire chaque jour.

La Passion selon saint Jean (Jn 18,1-19,42)

La Passion selon saint Jean est, comme dans les trois évangiles synoptiques (Matthieu, Marc, Luc), « préparée » et annoncée dans les deux grandes parties du quatrième évangile : le « livre de signes » (qui comporte également de nombreux discours) (Jn, 1,19-12,50) et le « livre de la gloire » (13,1-20,31), dénommé ainsi parce que, pour Jean, la passion et la mort de Jésus incluent déjà son passage dans la gloire. Les projets et les agissements meurtriers contre Jésus ponctuent,

dans Jean, tout son ministère public jusqu'à ce qu'on parvienne à l'assemblée du sanhédrin où cette mort est décidée (11,47-53). Le grand prêtre fournit la clé qui nous permet de la comprendre : « *C'est votre avantage qu'un seul homme meure pour tout le peuple et que la nation ne périsse pas tout entière* » (11,50-52). Mais auparavant le bon Pasteur a déjà déclaré qu'il « *donne sa vie pour ses brebis* » (10,11.15), s'offrant pour le pardon des péchés. Plus tôt encore dans le quatrième évangile, Jésus est désigné par Jean-Baptiste comme « *l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde* » (1,29.36). Ailleurs encore, Jésus est comparé au serpent d'airain dressé dans le désert pour le salut des coupables (3,14), ou au grain de blé qui, tombé en terre, « *donne beaucoup de fruit* » (12,24). L'énumération pourrait encore se prolonger avec l'allusion à la destruction du Temple (2,19-22) et le discours sur le Pain de vie (6,52-58). Pour Jean, Jésus accomplit à la perfection, au Calvaire, la mission qui lui a été confiée par le Père.

Pour l'auteur du quatrième évangile, la glorification de Jésus ne fait qu'un avec sa mort. Peu avant sa Passion, il déclare : « *L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié* » (12,23). Et, dès la nuit de son arrestation, il prie son Père : « *Père, glorifie ton Fils* » (17,1). Ainsi l'élévation de Jésus en croix devient aussi son exaltation en gloire. Comme les trois autres évangélistes, et même encore plus qu'eux, Jean met en relief la dignité insigne du Supplicié, sa mission divine et la gloire qui l'attend. Sans rien cacher de la cruelle réalité, Jésus se comporte, selon Jean, en Maître souverain et vainqueur, jamais atteint par la souffrance et le désespoir. Jésus ne subit pas la Passion, il l'assume dans un acte d'obéissance pleine et entière envers son Père, car il est venu « *faire la volonté de celui qui l'a envoyé* » (4,34 ; 5,30). La « gloire » dans laquelle Jésus entre par la croix, n'a rien à voir avec les manières de faire du « monde ». Elle découle tout entière de la soumission filiale et pleine d'amour envers le Père. Jean incorpore la croix dans la gloire du Fils manifestant son identité dans l'acte de soumission absolue qui l'assimile au plus vil des hommes.

Encore plus nettement que dans s. Matthieu, Jésus, dans s. Jean, organise, en quelque sorte, lui-même sa propre Passion. Fort de sa prescience divine³, il donne ordre à Judas d'accomplir sa sinistre besogne : « *Ce que tu as à faire, fais-le vite !* » (13,27). Il s'offre à l'arrestation au moment qu'il juge opportun. Il culbute, à sa seule déclaration d'identité, la troupe venue se saisir de lui. Il rappelle qu'on ne s'empare pas de sa personne sans que lui-même en ait décidé (18,4.12). Même ligoté, Jésus tient devant le grand prêtre Anne des propos d'une singulière audace. Il ne quitte le palais de ce dernier qu'en ayant eu le dernier mot (18,23). Même attitude devant Pilate (18,33-36 ; 19,8-11) où il tient tête au représentant de l'Empire. L'évangéliste profite de ce cadre solennel pour faire déclarer à Jésus sa royauté, en expliciter l'origine, afin de développer la thèse de sa préexistence auprès de Dieu avant son envoi dans le monde.

Au départ pour le Calvaire, Jean souligne que Jésus se charge de la croix qu'il portera lui-même sans aide jusqu'au lieu du supplice (19,17). Il rappelle par là Isaac portant lui aussi le bois du sacrifice destiné à son immolation. Sur le point de mourir, Jésus reconnaît que sa mission est parvenue à son terme : « *Tetelestai, tout est accompli* ». Il rend alors à Dieu son dernier souffle de vie (19,30). La sépulture d'honneur (19,39-40), accomplie dans les règles et même au-delà, avec environ trente-sept kilos d'aromates pour honorer le corps de Jésus, scelle, comme il convient selon Jean qui y prend part, le parcours terrestre de celui qui n'a cessé de révéler son origine divine.

³ Jn 13,1 ; 18,4 ; 19,28.

Fidèle à sa théologie du « Verbe fait chair » (1,14), Jean tient à montrer que la dignité divine de Jésus se manifeste dans une réalité humaine sans que le « *vrai Dieu* » et aussi le « *vrai homme* », comme on dira plus tard au 5^e siècle, ne soient limités. De plus, Jean n'omet rien, ni de la mort ni du pire et du plus avilissant des supplices, la crucifixion. Mais la fin de Jésus est empreinte de majesté : « *Tout est accompli* ». C'est ce qui convient, selon Jean, à ce roi moqué et humilié à l'excès, mais qui a atteint, dans le paradoxe le plus absolu, le sommet de sa puissance.

Le supplice de la croix, dont nul à l'époque n'ignorait l'horreur et la dégradation humaine, n'est donc en aucune façon édulcoré. Jean a d'ailleurs comme particularité le détail des outrages que la soldatesque inflige à Jésus après la flagellation dans le palais de Pilate (19,1-3). Suit l'exhibition, par ce dernier, devant les Juifs, d'un Jésus affublé d'un déguisement de parodie royale, la couronne d'épines et le manteau de pourpre (19,5). A noter aussi que, dès le début de la Passion, Jean est le seul parmi les évangélistes à montrer à deux reprises un Christ « ligoté » dès son arrestation et avant son jugement (18,12.24). L'allusion à la « ligature » d'Isaac par Abraham pour le sacrifice n'est pas retenue par tous les spécialistes.

Mais il est clair que, pour Jean, la Passion et la croix sont déjà la manifestation de la « gloire » du Christ. Elles symbolisent son triomphe et appellent les hommes à croire en lui : « *Comme Moïse a élevé le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, pour que quiconque croit ait en lui la vie éternelle* » (3,14-15). Le supplice de la croix est signe et appel de Dieu au monde pour le sauver. Il est le geste suprême qui révèle le degré de l'amour de Dieu : « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais ait la vie éternelle* » dit Jésus dans l'entretien avec Nicodème (3,16).

Peut-on éviter de revenir ici sur le *Quatrième chant du Serviteur souffrant* (Is 52,13-53,12) qui constitue, avec le psaume 22, une des « matrices » des récits de la Passion ? Dans le NT, il faut aussi, à ce sujet, se plonger dans 1 Co 1,18s et le « langage de la Croix » que développe Paul avec une profondeur inouïe. S'agissant d'Is 52-53, les spécialistes en exégèse estiment, depuis les années 1960, que Jésus s'est personnellement identifié au *Serviteur souffrant* du livre d'Isaïe. Le triomphe de ce Serviteur de Dieu stupéfie les puissants et les foules qui ne pouvaient imaginer que la voie douloureuse qu'il suivait pouvait changer l'histoire du monde. Pour les chrétiens, le paradoxe qui est au centre de leur foi veut que « l'homme des douleurs », humilié à l'extrême et finalement transpercé d'un coup de lance (Jn 19,34), ouvre à l'humanité une lumière décisive dans sa nuit.